

## Nouveautés

---

Number 52, December 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45674ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1983). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (52), 8–18.

## ROMANS

### sur le chemin craig

MADELEINE FERRON  
Stanké, 1983, 191 p.

Dans son introduction, Madeleine Ferron nous relate les débuts historiques du chemin Craig qui deviendra, vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, le cadre de vie de plusieurs immigrants irlandais. Au moment où débute le récit, déjà de nombreux immigrants allemands et écossais partagent leur quotidien dans le petit village de Saint-Sylvestre avec des Canadiens, français et anglais. L'arrivée massive de deux cents familles irlandaises représente un bouleversement majeur. D'autant plus que celles-ci sont divisées en deux groupes bien distincts : les catholiques et les protestants. Guerre froide, intolérance, violence, voilà une toile de fond pour bagarres sanglantes. L'une d'elle sera le théâtre d'un meurtre, le cinquième au village. L'épopée de ces immigrants nous est transmise par l'intermédiaire d'Ann, l'épouse de Robert Corrigan, la victime. Dans une longue missive à Mary, une amie demeurée en Irlande, Ann raconte ses déboires : le départ de l'Irlande en pleine famine avec Robert et les deux enfants, le voyage exténuant, l'arrêt forcé à la Grosse-Île où chacun a peur que le typhus vienne chercher l'un des siens, l'arrivée à Québec dans un état de désolation physique et économique. L'installation à Saint-Sylvestre serait presque le paradis s'il n'y avait cette guerre avec les Irlandais catholiques.

Malgré le meurtre de son mari, Ann s'efforce de demeurer calme et évite l'animosité. Comme toutes les femmes du village, elle veut la paix. Lucide, elle conteste néanmoins les réactions du ministre du culte. Mais elle sait comment se terminera le procès : des alliances se créeront et réussiront à faire taire la Justice. Pendant ce temps, les Canadiens restent neutres, avec un léger penchant pour la cause des catholiques. Effectivement le procès détermine qu'il y a eu meurtre mais non de meurtrier. Ann songe à partir. Son regard reste pénétrant, triste et captivant.

En épilogue, l'auteur relate l'arrivée du premier curé canadien-français. Accueil hostile mais bien orchestré de la population irlandaise. Comment le curé réagira-t-il ?

Récit bref, qui se lit d'un trait, respectueux des faits, et qui nous fait découvrir une page ignorée de notre histoire.

[Élisabeth FORTIN]

### jean-pierre, mon homme, ma mère

Josette LABBÉ

Pierre Tisseyre, Montréal, 1982, 176 p.

C'est beaucoup d'affirmer que Josette Labbé est — déjà ! — un écrivain de race, comme le soulignent avec emphase le dossier de presse qui présente la gagnante du prix littéraire Esso 1982 et la jaquette de son roman, *Jean-Pierre, mon homme, ma mère*. Son livre n'est pas sans mérite, toutefois, loin de là. Dès l'abord, habitué à des ouvrages bien écrits (?), on est étonné par le caractère en apparence débraillé de l'écriture, du vocabulaire, en tout cas, la romancière ne s'embarrassant pas plus qu'il ne faut de la norme officielle.

L'intrigue semble assez mince : une jeune femme, Sylvie Pelletier, follement amoureuse de son Jean-Pierre, découvre, un jour, une autre femme dans le lit de son amant. Catastrophe ! Successivement la surprise, la crainte, la colère, le désespoir submergent son âme et son cerveau. La distance qu'elle met entre elle et lui n'est jamais assez grande : elle roule, roule jusqu'à la nausée, avec un jeune homosexuel inoffensif qu'elle a ramassé le jour de son départ. Heureusement qu'elle ne va pas au-delà du Maine ! On aurait cru au roman à tiroirs où le vide se creuse à mesure que croît l'espace ! Bien sûr, la fin est heureuse !

Ce qu'il importe de retenir de ce premier roman, malgré son manque évident de profondeur, c'est la vivacité de l'allure, le côté « déagagé » de l'expression, encore que les puristes pourront regretter le manque de soin — apparent, répétons-le — du vocabulaire et du style. Josette Labbé possède un talent certain, ne serait-ce que par le mouvement endiablé qu'elle a su donner à sa prose. Nul doute aussi qu'elle sait écrire et connaît sa langue. Rien n'est innocent en écriture. C'est ce qui a probablement séduit le jury.

[Gilles DORION]

### une femme singulière

Cécile HÉLIE HAMEL

Héritage, Montréal, 1983, 205 p.

(Collection Vis-à-vies)

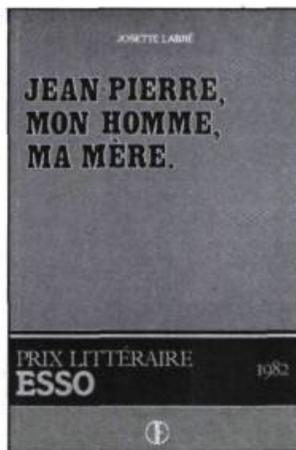
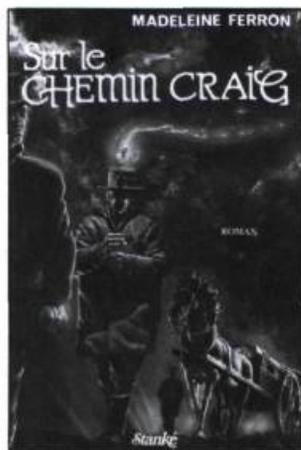
La première œuvre publiée de Cécile Hélié Hamel, *Une femme singulière*, qui portait alors le titre de « À travers vents et orages », a obtenu — avec raison — le premier prix du concours littéraire (1981) de l'Abitibi-Témiscamingue. C'est le récit d'une histoire vraie, celle d'Emma Cliche, qui s'amorce avec la crise économique des années 30 en Abitibi, cette terre de Caïn que l'on tente de défricher à bout de bras, à coups de privations, de promesses non tenues et de beaux sermons. C'est le témoignage émouvant, à peine romancé, d'une femme soumise et injustement traitée qui ajoute à la longue liste des femmes bafouées, méprisées, battues, exploitées par une société dominée par les mâles tout-puissants. Et ce témoignage, qui ne se veut pas un réquisitoire, a l'avantage de se lire comme un véritable roman, dans une langue simple, sans artifice ni recherche.

De quoi s'agit-il ? D'une jeune infirmière de Saint-Odilon de Beauce qui, après avoir fait son apprentissage à l'hôpital Saint-Michel-Archange de Québec, renonce à sa carrière quand elle accepte, non sans remontrance de la part de son père, de suivre son mari, un ex-grand-séminariste, en pays de colonisation. Sur les conseils du curé, elle se met résolument à la tâche : quatre enfants sont déjà nés après autant d'années de mariage — elle en aura douze en tout. Mais bientôt, elle est victime des pires calomnies et des pires bassesses qui la conduiront à Saint-Michel-Archange, avec les patients cette fois après la disparition mystérieuse de sa fille aînée dont un ivrogne du village se vante d'être le père. Mais n'en disons pas plus de cette longue lutte de la courageuse Emma, symbole vivant de toutes les femmes qui ont dû se battre pour survivre et se tailler une place dans une société trop souvent méprisante.

Voilà certes un livre à lire pour mieux comprendre l'histoire (souvent pénible) des femmes au Québec et... ailleurs dans le monde.

[Aurélien BOIVIN]

NOUVEAUTÉS



**loup-blanc**  
Chantal RENAUD  
Montréal, Libre-Expression,  
1983, 266 p. (12,95 \$)

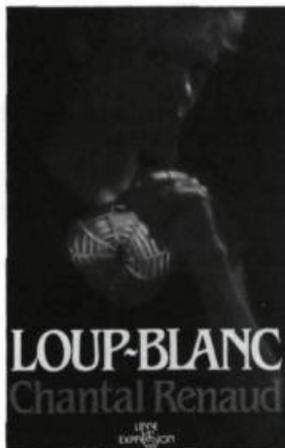
Voilà que Chantal Renaud, ex-vedette québécoise du disque, du cinéma, de la télévision refait surface. Sa dernière passion : le métier d'écrivain. *Loup-blanc* est son premier roman qu'on croirait presque autobiographique tant les tribulations de l'héroïne, Laura, évoquent certains épisodes de la vie tumultueuse de l'actrice/chanteuse devenue écrivaine tels que rapportés par les journaux à potins québécois.

Laura fait la connaissance de Loup-Blanc au bar du Press Club de Boston. Rien de moins. Elle déteste tout de suite son air supérieur, ses manières de macho qui se croit irrésistible. Ainsi s'amorce entre eux une histoire d'amour compliquée, tortueuse. Évidemment, ce n'est pas facile tous les jours de se balader entre Boston et Paris, de porter des vêtements signés Dior et de boire du champagne à tous les repas ou presque. Il faut dire à leur décharge que Laura est Américaine et auteur de best-sellers et que Loup-Blanc, Parisien d'origine, est joueur professionnel et journaliste à ses heures. À personnages originaux, rythme de vie débridé ! Entre deux vols intercontinentaux, ils s'aiment, se déchirent et profitent de la générosité amoureuse d'un millionnaire américain pour arrondir leur fin de mois.

Loup-Blanc est un personnage tout à fait antipathique, mou, dépendant. Laura, plus aimable, plus vivante, tire son originalité et une certaine crédibilité aux yeux du lecteur / de la lectrice irrité(e) mais tout de même plein(e) de bonne volonté du fait qu'elle prend parfois conscience du vide de sa vie et de l'insignifiance de sa relation avec l'insupportable Loup-Blanc.

Du style de Chantal Renaud, il y a somme toute très peu de choses à dire. Elle écrit ni bien ni mal, se maintenant dans la zone respectable de l'écriture correcte. Mais plus que tout, ses trop fréquentes allusions aux grands couturiers, aux grands bijoutiers, aux grands crus agacent et donnent à penser qu'il aurait été tout aussi profitable de feuilleter une revue de mode à grands déploiements du genre *Vogue* que de lire *Loup-Blanc*.

[Caroline BARRETT]



**un beau règne**  
Marguerite TREMBLAY  
Libre Expression, Montréal, 1983, 155 p.

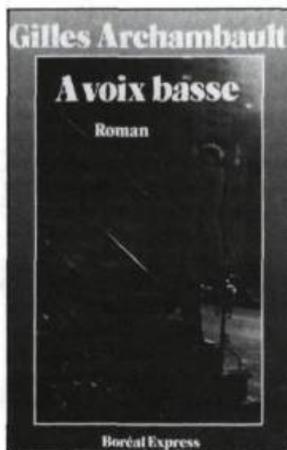
Lauréate du quatrième concours littéraire du mensuel *le Troisième Âge*, Marguerite Tremblay, qui n'en est pas à ses débuts en littérature, ayant déjà publié, au cours de sa longue et belle carrière de journaliste, quelques recueils de poésie, rappelle dans *Un beau règne* ses plus beaux souvenirs d'enfance dans Limoilou, un quartier populaire de Québec. Elle ressuscite la petite fille qu'elle était et se plaît à dessiner fidèlement et finement le portrait de sa grand-mère Josette, née dans la pittoresque mais combien nostalgique région de Charlevoix, et qui l'a initiée au conte par la narration de nombreux récits authentiques mettant en scène des personnages hauts en couleur qui ont marqué la propre jeunesse de l'aïeule maternelle. C'est ainsi que le lecteur assiste, par l'intermédiaire de la narratrice et confidente privilégiée de mère Josette, à un pique-nique mouvementé dans les environs du nouveau pont de Québec, en 1919, en voiture à moteur, ce qui est l'occasion pour la vieille conteuse de rappeler la première visite de ce terrible engin dans la région de Charlevoix, au début du siècle. Le même lecteur participe aux enjouées et mouvementées veillées de cartes, assiste à la naissance de la radio, fait la connaissance de la parenté, des quêteux, des filles engagées et de chaque enfant, frères et sœurs de la narratrice, dont mère Josette doit s'occuper en raison de la santé précaire de sa fille Titite.

*Un beau règne* est une œuvre fort intéressante, agréablement écrite, qui témoigne de la richesse de notre patrimoine. Ajoutons qu'une belle surprise attend le lecteur à la fin de ce bel éloge du passé.

[Aurélien BOIVIN]

**à voix basse**  
Gilles ARCHAMBAULT  
Boréal Express, Montréal, 1983, 157 p.

Depuis son premier roman, publié en 1963, Gilles Archambault a produit une œuvre romanesque marquée d'une suprême discrétion (voir *Québec français*, n° 45, mars 1982). Son dernier-né, *À voix basse*, semble



sortir du même moule, autrement dit, c'est un roman « comme on n'en écrit plus » (pensait-on...). Le narrateur, qui est à ce point omniscient qu'on le confondrait volontiers avec le « héros » Marc, ex-avocat, tellement il pénètre dans ses idées et ses émotions les plus intimes, raconte les derniers jours de l'existence d'un homme non seulement frappé par une maladie physique, mais surtout blessé par des amours passagères, deux mariages ratés et l'incompréhension des êtres qui l'entourent (sa mère, son ex-femme Patricia, son fils François). S'il vit une vieillesse prématurée sous la bonne garde de son ancienne infirmière, jeune, jolie, prévenante, douce, qui le comble de son amour, il n'en reste pas moins lucide et se livre à une analyse impitoyable de sa vie passée.

Une sorte de scepticisme désabusé hante toutes les pages de ce roman un peu terne, mais qui échappe à l'insignifiance grâce à l'auto-examen minutieux auquel s'adonne le pitoyable héros, malgré quelques évidences et lieux communs ; grâce aussi à un style d'une grande simplicité et d'une grande correction. Le lecteur aura noté sans peine la récurrence d'une certaine thématique tournant autour du refus de la paternité, de la difficulté des rapports humains, de la fragilité de l'amour, de la solitude inéluctable des malades, des personnes âgées, des démunis. De même, le caractère conventionnel de l'écriture n'échappera à personne. Le lecteur souhaiterait parfois un mouvement plus vif, mais, gare à l'infarctus ! Il faut parler « à voix basse ».

[Gilles DORION]

**quatre jours... pas plus !**  
Françoise DUMOULIN-TESSIER  
Pierre Tisseyre, Montréal, 1983, 126 p.

Après *le Salon vert*, le second roman de Françoise Dumoulin-Tessier, *Quatre jours... pas plus !*, témoigne encore de la désillusion inhérente à toute relation amoureuse. Mais le détachement permet ici de goûter sans amertume les douceurs et les plaisirs occasionnels qui viennent alléger l'existence.

Ainsi Julie, employée dans une galerie d'art, se paie quatre jours de vacances sur la côte est américaine. Mais il n'en faut pas plus pour que surgisse, au gré d'activités, sensations et pensées, le passé du personnage :



**NOUVEAUTÉS**

séjour estival chez ses grands-parents à la campagne, voyage en Europe, rupture de son mariage. Julie retrouve en fait la complicité de ses grands-parents, l'amour passionné de Michel, la vie morose connue auprès de son mari. Comme l'authenticité et l'enthousiasme de Michel lui avaient alors insufflé courage et détermination, elle a, depuis, apprivoisé la solitude et affiné sa carapace. C'est ainsi que, au terme de ces courtes vacances, son aventure avec John s'avère agréable mais non bouleversante, sans « aucun attendrissement, aucune promesse ».

La démarche de cet être autrefois assoiffé de tendresse, qui aboutit au dépouillement affectif, inquiète presque. Malencontreusement, la portée de certains exercices de style (ironie, calembour) amenuise la crédibilité de l'entreprise.

[Daniel BÉLANGER]

#### des filles de beauté

Robert BAILLIE

Quinze / Prose entière, 1982, 186 p.

Quelle surprise que ce roman! Peut-être à cause du style inusité, j'avais l'impression au début d'un roman austère et hermétique. Ces trois filles de beauté violentes, amoureuses, sensuelles nous font un peu frémir. Qui sont-elles? Beauté la désirée, redoutée, détestée; Beauté tuée, Beauté vivante. Et très lentement l'intrigue se dévoile. Cette première partie en est une de rêves, de fantasmes, d'imaginaire. Peu à peu nous entrons dans le monde de Merlin, garçon de douze ans à la recherche de lui, de sa sexualité, de sa famille. L'écriture de Merlin est complexe, tendre, poétique, agressive, rêveuse, réaliste. Il écrit pour sa Beauté, sa liseuse de mère. Beauté qui partit ouvrir un salon d'esthétique à Saint-Hyacinthe laissant son fils la semaine à sa grand-mère Éva-Rose. Beauté qui chaque fin de semaine retrouve un Merlin plus anxieux, plus fébrile, plus exalté. C'est que Merlin se questionne sans arrêt: comment fait-on pour quitter l'enfance sans pour autant devenir un adulte comme Beauté et Maurice?

Beauté qui, elle-même, se cherche depuis le départ de Maurice à La Malbaie qui, lui, est à la recherche de son aïeule littéraire: Laure Conan. Beauté qui délaissera peu à peu les crèmes et les masques du masque de la

Féminité. Merlin part à la recherche de Maurice, ce père qui abandonne les femmes de sa vie (mère et épouse) pour se consacrer à la femme mythifiée, la femme de rêve, la femme idéale. Tous ces personnages se questionnent, progressent et reculent dans la simplicité des jours qui passent.

Progression lente qui dévoile peu à peu les éléments du casse-tête. Écriture soucieuse de recréer la vérité de chaque personnage, notamment celle de Merlin aux prises avec toute la complexité et toute l'angoisse de sa puberté. Écriture libre où les jeux de mots (souvent superbes) abondent et remplissent d'une grande tendresse la réalité difficile. Roman qui donne le goût de connaître *La Couvade*, premier ouvrage de Robert Baillie, publié en 1980.

[Élisabeth FORTIN]

#### entre l'aube et le jour

Hélène BRODEUR

Les Quinze, Montréal, 1983, 200 p. (12,95 \$)

Au printemps 1923, la famille Debrettigny quitte les Cantons de l'Est et émigre à Val d'Argent, petit village de colonisation du nord de l'Ontario. Les Anglais abandonnent peu à peu cette terre aride que les feux de forêt ont ravagée quelques années auparavant. Derrière eux, les Canadiens français reprennent le territoire qu'ils arrosent de leurs sueurs pour y tirer leur maigre subsistance. Au nombre de ces colons émergent les membres de la famille Marchessault, cousins des Debrettigny. Ces derniers, à leur arrivée, se sont portés acquéreurs d'un magasin général au village et, avec les années, Jean-Pierre Debrettigny, l'un des fils, au lieu de répondre aux attentes de son père qui voudrait lui voir assurer la relève du commerce, entretient, avec son ami Donald Stewart et sa cousine Rose-Délina Marchessault, l'espoir de sortir de sa condition sociale par le biais des hautes études en ville. Comment parvenir à des études universitaires, pendant la récession des années trente, si les parents ne sont pas nantis d'une certaine aisance financière, d'un poste clé dans une grande entreprise comme c'est le cas pour Monsieur Gray, directeur d'une usine de pâte et papier à Iroquois Falls? John Gray et son épouse, ayant perdu

leur fils unique, offrent aux parents de Donald d'héberger leur enfant et de défrayer le coût des études. Bien que sachant que son fils recevra une éducation anglaise et protestante, la mère accepte finalement l'offre, sa situation ne lui permettant pas de faire instruire son fils. Rose-Délina assiste alors au départ de celui qu'elle a toujours porté dans son cœur et qui, peu à peu, prendra ses distances avec elle.

Quant aux rêves de carrière de cette jeune fille, ils s'estompent devant le refus catégorique du curé de la voir fréquenter une école protestante et anglaise mais, un an plus tard, grâce aux bons soins de Germain, un de ses frères qui a la main heureuse en affaires, elle peut aller préparer un diplôme en enseignement, à Ottawa, avant de revenir exercer sa dure profession d'institutrice à Bowman, non loin de Val d'Argent.

Jean-Pierre, de son côté, voit lui aussi ses aspirations se matérialiser lorsqu'une riche tante de Montréal, en visite chez les Debrettigny, s'offre à le garder chez elle, lui permettant ainsi de réaliser son rêve, celui d'étudier la médecine. Le roman s'achève sur une note d'espoir pour Lima qui, grâce à Germain encore une fois, poursuit ses études à Toronto où, qui sait, elle aura peut-être l'occasion de revoir Donald.

Comme la nature avec ses forêts revient « inexorablement reconquérir le sol natal » après un grand feu dévastateur, ainsi le peuple canadien-français de ce coin de pays austère, à force de courage et d'ingénuité, était forcé chaque jour de « donner sa pleine mesure » pour survivre et pour reconquérir cette partie d'eux-mêmes qui leur avait été enlevée. *Entre l'aube et le jour* raconte la lutte d'un peuple contre un autre dominateur, pour assurer sa survie. On y perçoit la rigidité d'un clergé souvent mesquin et parfois dépourvu d'un certain humanisme.

[Réjean GAGNON]

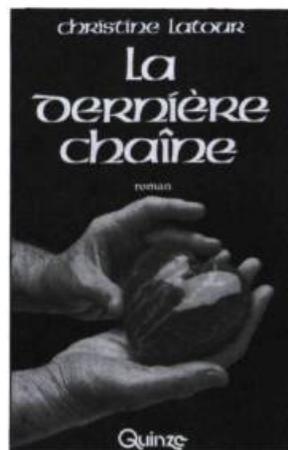
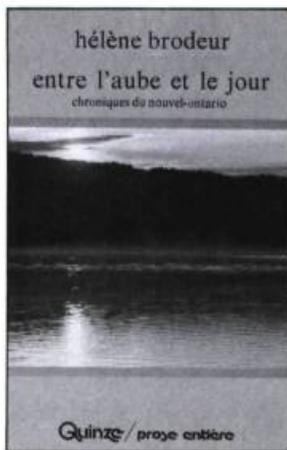
#### la dernière chaîne

Christine LATOUR

Les Quinze, Montréal, 1983, 203 p. (10,95 \$)

Christine Latour excelle dans l'art de dépeindre des personnages vraisemblables, ni bons ni mauvais, parfaitement humains et

**NOUVEAUTÉS**



complexes. Déjà, dans *le Mauvais Frère* et surtout dans *Tout le portrait de sa mère*, les difficultés d'Aurélien à assumer les rôles de fille, d'épouse, de mère modèles sont décrites de façon tout à fait convaincantes. *La Dernière Chaîne* diffère quelque peu de ses deux autres romans en ce qu'il relate les problèmes des gens du Troisième Âge, groupe de personnes dont il est peu question, me semble-t-il, dans la littérature québécoise récente.

Aristide Leroyer, soixante-dix ans, est un homme d'affaires à la retraite depuis peu. Orgueilleux, impulsif, sexiste, il accepte mal sa vie de retraité ankylosé et sédentaire. Il doit créer de nouveaux liens avec son entourage, avec ses enfants et ses petits-enfants. En particulier, ses relations avec les femmes sont ambivalentes: Aristide n'admet pas d'emblée qu'elles puissent remplir des fonctions sociales autres que celles qui leur sont traditionnellement assignées. Sa fille Clotilde, sa petite-fille Amélie et, plus tard, sa compagne Madeleine, se chargent de l'éduquer et l'obligent peu à peu à réviser ses positions, à se «moderniser».

Hanté par la mort toute proche, Aristide apprend tant bien que mal à vivre au jour le jour. Tranquillement, à force de courage et de mises au point avec ses intimes, il découvre les petites joies de la vie quotidienne, l'amitié, l'amour, le bonheur paisible...

Christine Latour dresse avec douceur et sensibilité un portrait de «vieux» qui ne laisse pas indifférent(e). L'auteur sait bien raconter et ne sombre jamais dans la complaisance ou la pitié, ce qui serait si facile étant donné le sujet du roman. *La Dernière Chaîne* est un texte sérieux, pénétrant mais surtout foncièrement optimiste...

[Caroline BARRETT]

#### **peter mcLeod**

Damase POTVIN

Les éditions du royaume, 1983, 179 p.

L'une des caractéristiques de l'édition québécoise moderne est l'éclosion d'une foule de petites maisons modestes et compétentes dont le rythme des parutions répond à des impératifs qui ont bien peu à voir avec les exigences de leurs contreparties plus cosues. Ce qui permet souvent des trouvailles

agréables au chaland bouquineur. C'est ainsi que les Éditions du Royaume ont fait le plaisir aux amateurs d'histoire régionale de republier le *Peter McLeod* de Damase Potvin. Paru il y a près d'un demi-siècle à compte d'auteur, introuvable depuis belle lurette, le lecteur pourra renouer connaissance avec celui que d'aucuns nomment le fondateur de Chicoutimi. Personnage haut en couleur, gratifié de comportements qui rejoignent la légende, Peter McLeod aime la bagarre, étend la terreur d'une poigne de fer et prend un coup solide. Sans être un maître du récit, Damase Potvin savait quand même reproduire l'existence dynamique des hommes du siècle dernier, sans foi ni loi autres que leur honneur personnel, leurs caractères querelleur et primesautier, blagueur et sain. Les sentiments sont frustrés, les manières à l'avenant, mais il faut préparer le terrain pour les éventuels Samuel Chapdelaine. Et cela ne se fait pas avec des prières.

Une édition préparée par Aurélien Boivin, dont la réputation n'est plus à faire dans le domaine. Une page couverture reproduisant une peinture de Claire Bergeron illustrant le Chicoutimi de 1858. À lire pour les amateurs du 19<sup>e</sup> siècle québécois.

[Pierre BOISSONNAULT]

## POÉSIE

### **corps de l'instant/anthologie 1956-1982**

Gatien LAPOINTE

Les Écrits des Forges Inc., Trois-Rivières, 1983

Avec ce disque accompagné d'un texte, Gatien Lapointe se fait, par-delà la mort, «contrebandier de l'espoir.» À la fois testament du poète, biographie de l'existence, sémaphores pour les contemporains, homologie du pays, le long et moderne poème ovoïde procède toujours du cri de vivre. Cri de naissance, orphelin, qui cherche «des éclats de possibles». Oui, tout éclate. Musique et sonorisation, mots, images, chevauchées du verbe qui oscille comme un encéphalogramme dans l'instant. Le texte ponctué de l'une ou l'autre citation de Rimbaud, de Verlaine reste une quête drue et violente, à course de spermatozoïde, à la recherche du «langage d'enfance, îlots de sacré». Tout y

est pulsion, radar, fusée, électrocardiogramme de la poésie qui mange le cœur. Le poète, «fantassin de l'imaginaire, athlète, passeur de l'impossible», accélère sa vie, déjoue les codes, s'invente en chaque mot, «s'advient». Hors les schémas, du «triste musée de l'histoire», l'homme «accident, et sans fils, souverainement seul» s'en remet finalement à l'émotion. Poésie sensuelle s'il en est une — les derniers recueils en témoignent —, le corps n'écoute plus que son désir, «gage du langage», «laser en délire». «Dans l'absolu de l'instant, il est la passion qui dévaste et refait le cœur».

Le texte, solitude, vestige de vie, exil, a pris son pouls, son mordant, dans l'éternité de l'instant et «le tragique échec du biologique». Les images se bousculent et présentent une poésie du rebelle, du «Corsaire-poète, sourcier, innocent criminel». L'ensemble, lu d'une voix grave (et mal accentuée) de l'auteur, accompagné par une musique résolument moderne, projette dans l'imparfait incarné et l'obsédante poussée en avant. L'anthologie du verso, choix de l'auteur lui-même, sert de fil conducteur à la lectrice et au lecteur d'un poète québécois éminemment à l'écoute du présent et du sidéral. Un micro-sillon vertigineux, zébrant au rythme de la poussée du sang des encore vivants l'incensant leitmotiv de la présentation graphique «Or nu du corps fais de l'instant le langage de l'immortel». Et quand cesse l'impérieux commandement, le cœur / corps du mortel en course, en vestige et en vertige, comme celui de l'attachant poète, s'arrête de battre. «Il jaillit météore, archipel».

[André GAULIN]

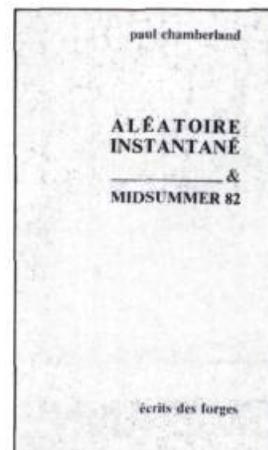
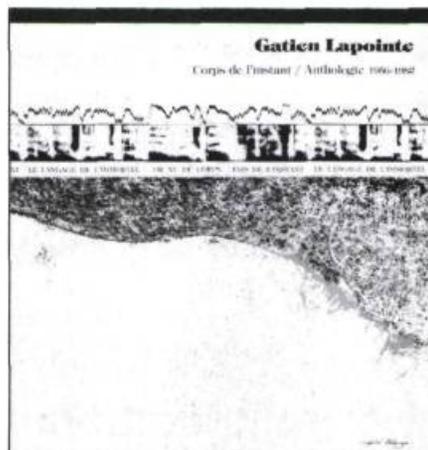
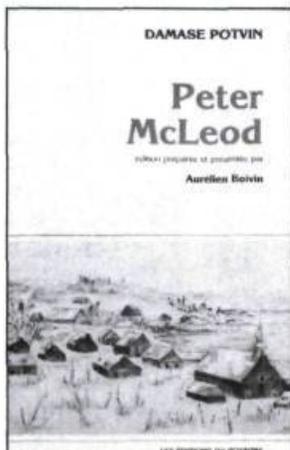
### **aléatoire instantané & midsummer 82**

Paul CHAMBERLAND

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1983, 70 p.

Le dernier recueil de Paul Chamberland, *Aléatoire instantané & Midsummer 82*, est un grand cri d'appel en vue de sauver la planète et de redonner un peu de dignité à l'homme. Dans la première partie, le poète puise dans sa quotidienneté les faits marquants qui alimentent sa réflexion. Ces notations fugitives débouchent à tout coup sur un bilan fort noir où la mort frôle continuellement ainsi que la menace de destruction de

**NOUVEAUTÉS**



la terre. La deuxième partie, *Midsummer 82*, exprime de façon plus grande l'angoisse qui ronge le poète. À partir des événements survenus durant cet été 82, Chamberland mêle son propre itinéraire, un certain cheminement intellectuel, quelques lectures et le rappel de faits marquants survenus pendant des étés antérieurs. Ce long texte en prose débute par: «Entendu la cigale pour la première fois cette année» et se termine par: «la guerre de Beyrouth-Ouest avait déjà fait près de 10 000 morts»; entre les deux se joue le drame et le procès de notre civilisation dont le poète se fait le fidèle reporter. Plaidoyer pour la paix et le désarmement, ce livre de Chamberland clame l'urgence d'agir.

[Roger CHAMBERLAND]

#### une certaine fin de siècle

Claude BEAUSOLEIL

Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1983, 346 p.

Après la rétrospective des textes de Yolande Villemaire, les Éditions du Noroît font paraître cette fois-ci les poèmes de Claude Beausoleil écrits entre 1973 et 1983. Le recueil a des allures de journal; journal personnel, rédigé au gré d'instantanés privilégiés, lors de visites d'exposition, à l'écoute d'une pièce musicale choisie; journal de bord rédigé au cours de voyages à travers le monde. En tout lieu, en tout temps, le poète mesure l'événement selon les rapports qu'il entretient avec le travail du corps sur le texte. Une écriture qui sonde le monde moderne tandis qu'il arrive en fin de siècle et que les signes de sa mutation se lisent de plus en plus dans sa trame organique. Tout le phénomène de l'urbanité est également approfondi; la ville, porteuse des valeurs nouvelles, transforme et soustrait les gens à leur propre devenir. Beausoleil vit la ville, s'y projette tout entier, puis observe, par l'écriture, l'image qu'elle lui renvoie. Et ce discours s'agence aux conditions mêmes de son émergence dans une dérive du sens qui, perpétuellement, se retourne contre elle et se questionne. *Une certaine fin de siècle* subordonne le lyrisme au rythme qui, dans sa forme et ses accents, conditionne la lecture.

[Roger CHAMBERLAND]

#### les lits de l'amérique

André ROY

Les Herbes rouges # 116-117, Montréal, 1983, 62 p.

Avec ce quatrième volume du «Cycle des passions», André Roy fait état de ses amours homosexuelles comme autant d'anecdotes particulières vécues à travers l'Amérique, du Québec à la Californie. «La Drogue des saints», c'est la séduction constamment renouvelée dans la gestuelle du corps où le vêtement, comme une seconde peau, doit être tiré, retiré. Roy, autrement surnommé Monsieur Désir, parle des villes du continent, des amants qu'il y a connus. «Voici des amants pour que j'aie du style», des corps vécus en surface par l'érotique du regard et ceux menés à l'extase. Ces textes des *Lits de l'Amérique* ont la grande qualité de démythifier l'amour homosexuel car la franchise y est exemplaire.

[Roger CHAMBERLAND]

#### revoir le rouge

Hugues CORRIVEAU

VLB éditeur, Montréal, 1983, 151 p.

Sur la couverture, une image bichromatique, rouge et blanc crème, peut rappeler cette phrase de Yolande Villemaire «Entre le rouge du désir et le blanc de la fête, l'amour fou déploie la rose des temps». Dès lors, *Revoir le rouge*, assurément celui du désir, se lit comme un dialogue somptueux où l'homme et la femme, dans la célébration du corps, verbalisent les sensations de leurs rapports sans que n'interviennent pouvoir et pudeur. La parole ne fait plus écran à l'expression des désirs, s'y associe puis s'en démarque dans une quête de la jouissance qui passe nécessairement par le «rouge à revoir». Des textes brefs se terminant par une longue suite, «Compter les gestes de la perte», instituent un nouveau discours amoureux dont la base est l'égalité des partenaires. Avec ce recueil, Hugues Corriveau affranchit le texte «mâle» des prérogatives qui hypothéquaient sa crédibilité. Dorénavant, les corps en acte devront «Revoir le rouge».

[Roger CHAMBERLAND]

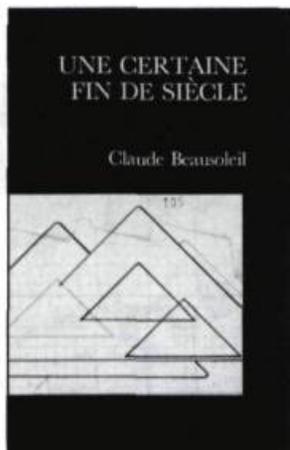
## CONTES

#### variations sur un thème anathème

Bertrand B. LEBLANC

Leméac, Montréal, 1983, 220 p. (13,95 \$)

Depuis *Horace ou l'Art de porter la redingote* (1974) jusqu'à *la Butte-aux-Anges* (1982), Bertrand B. Leblanc s'est révélé un conteur exceptionnel que l'on peut associer au conteur de profession qu'on engageait jadis dans les chantiers pour distraire les hommes et meubler leur solitude. Son premier recueil de contes ne trahit pas la réputation qu'il s'est bâtie jusque-là. Dans ces onze contes érotiques racontés (plutôt qu'écrits) dans une langue colorée, drue, truculente, l'auteur rapporte, non sans humour, autant d'histoires «épiciées» de sa Gaspésie natale. Toutes ces histoires en choqueront plus d'un car, outre qu'elles mettent presque toujours en scène des personnages défavorisés, handicapés, «fêlés du chaudron», elles font fi de toute morale: une maîtresse d'école bien appliquée est surprise à faire gonfler de plaisir le sexe de monsieur l'inspecteur («la Maîtresse d'école»); un cuisinier de chantiers, en train de satisfaire son plaisir, monté sur une botte de foin, derrière un cheval dans l'écurie, meurt à la suite d'une ruade de la bête effrayée par l'arrivée inopinée d'un charretier pratiquant le même exercice et craignant de «faire gêter sa jument pour la vie» («le Charretier»). Même pratique dans «la Banc d'œuvre»: un malade mental meurt de chagrin après avoir perdu sa compagnie, une vache. On fait encore la connaissance d'un professeur obsédé par la géométrie («le Triangle de Scarpa»), de Zénaïde («le Pertuis») et de Mado («l'Initiation»), qui distribuent leurs charmes, la première aux adultes mâles, en cachette de son mari qui ne l'a jamais vue nue, l'autre aux gamins du village, après avoir initié un jeune homosexuel. Un boutefeu préfère mourir parce qu'il n'est plus capable de «venir» («le Boutefeu»). Et quand le docteur surprend sa fille toute nue, il est médusé d'apprendre qu'elle joue à l'adulte avec sa petite cousine: «On se serre fort, fort, on se flatte pis... pis... ben... on se "liche" le pipi comme maman pis tante Margot» («la Piscine»).



NOUVEAUTÉS

Voilà certes un recueil plein de vie, qui témoigne du grand talent de Leblanc, complice et indiscret, à sa manière. Sa verve intarissable n'a pas fini de nous étonner.

[Aurélien BOIVIN]

## THÉÂTRE

### oh! gerry oh!

Jacqueline BARRETTE

Leméac, Montréal, 1982, 139 p. (7,95 \$).

*Oh! Gerry Oh!* n'est pas une pièce récente. Il s'agit même d'un des premiers textes dramatiques de Jacqueline Barrette écrits pour le théâtre. Créée à l'été 1972 au Patriote de Sainte-Agathe-des-Monts, la pièce ne comportait alors qu'un seul acte. La même année, elle a été reprise dans une nouvelle version en 2 actes au théâtre Port-Royal. C'est sous une forme passablement modifiée qu'elle est publiée aujourd'hui.

*Oh! Gerry Oh!* exprime avec humour la prise du pouvoir de l'homme sur la femme, la domination de la parole sur le silence ou sur l'incapacité de se faire entendre. Parole castrante, parole «manipulante» ou parole «Violante» [sic], il s'agit toujours de la même arme à un seul tranchant.

Cette arme, tout au long de la pièce, est le privilège exclusif de Gerry, le misogynne-sauveur-de-ces-dames, le pseudo-conseiller détenteur de la vérité et des secrets du bonheur. Ces victimes, trois femmes qui ont naïvement répondu à sa petite annonce dans le *Montréal-Matin* et qui ont cru trouver en lui un consolateur ou un maître à penser. Le châtimement réservé à chacune s'établit en fonction du rapport qu'elle essaie d'établir avec le pouvoir, c'est-à-dire la parole: Réjeanne, qui prétend bien parler et qui ose même faire de la poésie, est publiquement humiliée et ridiculisée; Gertrude, ménagère sans prétention, qui maîtrise mal le langage mais sait parfaitement exprimer ses émotions, est bafouée dans cette expression même. Quant à Violette Sauvage, la timide et surtout la muette, elle subit, dans le balbutiement, les avances séductrices de Gerry. Un seul personnage fait trembler la voix du beau parleur et c'est un homme, le mari de Gertrude; et si cet homme parvient à dominer Gerry, ce n'est pas parce qu'il parle mieux, mais beaucoup plus fort!

Pièce construite autour du pouvoir des mots, *Oh! Gerry Oh!* trouve surtout sa force et son efficacité dans l'exploitation du langage. C'est par leurs différents niveaux de langage, en effet, que les personnages se définissent d'abord; c'est aussi par les similitudes ou les différences de leur expression que les protagonistes s'associent ou s'affrontent. C'est enfin la parole elle-même qui, en passant de la subtilité à la plus pure démagogie, constitue toute la dynamique de l'action.

[Esther CROFT]

### 26 bis, impasse du Colonel Foisy

Daniel-René DUBOIS

Montréal, Leméac, 1983, 73 p.

Comme l'épigraphe nous y invite, il faut sans doute se garder d'adopter une attitude purement rationnelle face à cette pièce de Daniel-René Dubois pour plutôt se laisser envahir par les mots, les gestes, l'univers du personnage principal, Madame.

«Tout à l'heure, cette porte va s'ouvrir, mon amant va entrer, un pistolet à la main (...)» (p. 7), dit Madame au tout début de la pièce, phrase qu'elle scandera par la suite tel un leitmotiv. Madame est un personnage de théâtre (au sens strict du mot), celui d'une vieille princesse russe nymphomane en exil depuis la révolution, choisi par l'Auteur pour sa première pièce "naturaliste" et soumis, dès lors, aux volontés et fantasmes de ce dernier. Ainsi, par décret de l'Auteur, Madame doit mourir même si elle ne s'y résout qu'avec peine. Jusqu'à ce dénouement fatal, elle nous entretient de certains épisodes de sa vie, s'attardant particulièrement à ses aventures amoureuses. Peu à peu, les monologues successifs de Madame (dont on souligne que le rôle peut être joué par un homme) et de l'Auteur laissent transparaître l'état symbiotique de leur relation: l'Auteur vit une peine d'amour et, depuis, il lui semble que la vie lui échappe. Madame a aimé et doit alors mourir. L'heure venue, elle descendra dans la salle pour célébrer le sacrifice qui s'accomplira des mains d'un spectateur ou de celles de son valet.

C'est dans un langage où une richesse poétique indéniable côtoie un humour fin que Daniel-René Dubois nous convoque à ce duel de l'amour-vie et de la mort. Cette pièce témoigne d'une recherche théâtrale certaine et semble d'ailleurs conçue pour la scène (intimiste) et le public des cafés-théâtres.

[Linda LAMARCHE]

## PÉDAGOGIE

### le cours magistral

Marc GAGNON et Roland JACOB

Service pédagogique,

Université de Montréal, 1982, 62 p.

Le cours magistral a été utilisé dès l'Antiquité par les sophistes alors que les socratiques lui préféraient l'entretien. Même s'il n'a cessé depuis d'être contesté par de nombreux détracteurs, il continue à être largement utilisé. Ce n'est toutefois qu'au cours du 20<sup>e</sup> siècle qu'il subira un procès en bonne et due forme intenté par la critique scientifique.

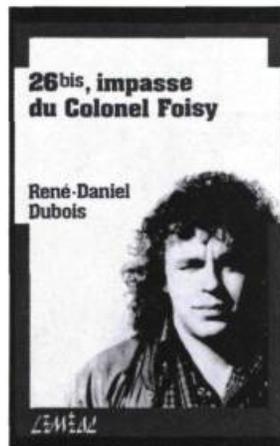
C'est cette critique, précédée d'un aperçu historique et suivie de corollaires, qui est présentée dans cette étude. Les recherches portant sur le cours magistral nous apprennent, par exemple, que celui-ci permet d'atteindre de façon satisfaisante des objectifs de bas niveau cognitif, et aussi qu'après une interruption de quatre minutes au milieu d'un exposé de cinquante minutes, l'attention remonte à peu près au même niveau qu'au début de l'exposé.

Malgré tous les reproches qu'on peut faire à la méthode expositive, en particulier de favoriser la passivité, de mettre la créativité en veilleuse et de donner la vedette au professeur, il arrive qu'on doive l'utiliser, surtout lorsqu'on a affaire à un grand groupe ou qu'on dispose de peu de temps. Mais alors, comment assurer une plus grande efficacité au cours magistral? En observant certaines règles de façon à maintenir l'intérêt de l'étudiant, mais surtout en travaillant à l'organisation de l'exposé, puisque «l'efficacité de l'exposé magistral repose essentiellement sur sa structure même». À partir de deux grands types d'exposés: le classement hiérarchique et la concentration sur un problème, les auteurs présentent différents modèles d'exposés: par enchaînement, thèse, dichotomie, réseau...

Cet ouvrage sur un sujet qui n'a en soi rien de très passionnant se lit avec un intérêt constant. Les auteurs ont unifié la matière à présenter et l'ont illustrée de nombreux graphiques; ils ont su dégager les faits saillants de diverses recherches et les faire déboucher sur des applications. À recommander à tous les professeurs qui veulent améliorer la préparation et la présentation de leurs cours magistraux.

[René LABONTÉ]

NOUVEAUTÉS



### études sur les bandes dessinées que les enfants préfèrent

Flore GERVAIS avec la  
collaboration de Anne VICTORI  
Le français à l'école primaire,  
Série : Perfectionnement des maîtres,  
Numéro 2. Université de Montréal,  
1982, 45 pages.

« Quels sont les 50 livres les plus lus par les  
enfants de 6 à 12 ans ? »

Pour répondre à cette question, une enquête  
originale a été menée auprès des 18 biblio-  
thécaires en charge des bibliothèques pour  
enfants de la ville de Montréal. Cinq autres  
bibliothécaires de la banlieue ont également  
été consultés. En s'adressant aux biblio-  
thèques de quartier plutôt qu'aux biblio-  
thèques scolaires, les responsables de l'en-  
quête pouvaient ainsi avoir accès à des  
lecteurs volontaires : des enfants qui se  
rendent d'eux-mêmes à la bibliothèque pour  
choisir leurs livres de lecture et dont les  
goûts risquent moins d'être influencés par  
l'adulte.

Les choix des enfants sont clairs mais le  
livre ne s'arrête pas là ; une excellente analyse  
suit pour tâcher de comprendre le pourquoi  
de ces choix. On ne s'y empresse pas de  
rassembler les raisons sous le critère de la  
facilité. D'ailleurs est-ce que la bande dessinée  
ne déroutait pas souvent le lecteur adulte ? La  
bande dessinée comme art visuel et par ses  
textes très caractéristiques ne fait-elle pas  
appel à des capacités différentes chez le  
lecteur ?

À partir d'une comparaison des choix des  
enfants, l'analyse se poursuit au niveau du  
contenu des bandes dessinées choisies :  
Qu'est-ce qui fait rire les enfants ? Quel  
comique leur est accessible ? Existe-t-il dif-  
férents niveaux d'humour ? Qu'est-ce qui  
caractérise les héros préférés des enfants ? À  
quoi sert le texte ? qu'est-ce qui le carac-  
térise ?...

Un dernier point est soulevé : la publicité  
peut-elle influencer le choix de bandes des-  
sinées ? N'existe-t-il pas d'autres bandes  
dessinées tout aussi intéressantes méconnues  
des enfants comme des adultes ? Les parents  
et les bibliothécaires n'ont-ils pas tendance à  
recommander des bandes dessinées qu'ils  
ont eux-mêmes su apprécier ?

Cette présentation de la bande dessinée,  
genre littéraire si fascinant peut certes faire

réfléchir ceux qui se demandent encore si les  
lecteurs de bandes dessinées sont de véri-  
tables lecteurs.

[Zita DE KONINCK]

## LINGUISTIQUE

### les régulations du discours psycholinguistique et pragmatique du langage

Jean CARON  
PUF, « Psychologie d'aujourd'hui », 1983, 255 p.

Professeur à l'Université de Rouen, Jean  
Caron présente dans cet ouvrage le contenu  
d'un bon cours universitaire d'initiation à la  
psycholinguistique. Ce domaine de recherche  
est pour lui une « branche de la psychologie  
cognitive » qui privilégie la méthode expé-  
rimentale pour l'étude de la langue ; il ne s'agit  
cependant pas de psychologie appliquée,  
mais plutôt d'une « psycholinguistique élargie »  
où l'on cherche à « comprendre le rôle que  
peut jouer la langue dans la genèse et l'orga-  
nisation des activités cognitives » (p. 21).

Après avoir montré, en recourant à la  
trichotomie de Morris, les insuffisances des  
analyses linguistiques qui s'en tiennent aux  
niveaux syntaxique et sémantique, Caron  
s'arrête à la pertinence, voire à la nécessité  
d'intégrer la dimension pragmatique dans  
l'étude de la langue : pour lui, la « pragmatique  
de la langue » ne doit plus être « un fourre-  
tout de conditions empiriques inanalysées »  
où l'on renvoie tout ce qui échappe à l'ana-  
lyse formelle, mais elle doit chercher à rendre  
compte des conditions « transcendantales »  
qui rendent la communication possible. Car  
dans la mesure où l'on accepte qu'avant  
d'être un moyen de représentation du monde,  
la langue est un moyen d'interaction par  
lequel des sujets agissent les uns sur les  
autres, il devient nécessaire de remettre en  
question le niveau d'analyse où doit se situer  
la recherche. C'est donc à l'étude des con-  
ditions générales de l'interaction communi-  
cative que l'auteur consacre la plus grande  
partie du volume (chap. 3 et 4), conditions  
dont la nature et la formulation demeurent  
incertaines ; en les abordant par la consti-  
tution d'un ensemble de propositions théo-  
riques concernant les *régulations du discours*,

il lui est possible non pas de résoudre tous  
les problèmes, mais plutôt de dessiner un  
vaste programme de recherches pour la  
psycholinguistique.

À signaler, plus particulièrement, un inté-  
ressant schéma descriptif de la *situation dis-  
cursive* (p. 150) dans lequel l'activité énon-  
ciative est constituée d'un champ discursif  
et d'un jeu de relations des énonciateurs  
à ce champ et entre eux. Les enseignants  
de français qui voudront réfléchir sur les  
notions de référent, d'intention, de rap-  
ports émetteur/récepteur/environnement  
qu'ils ont trouvées dans les récents pro-  
grammes rencontreront là de nombreuses  
occasions de préciser ces concepts et  
d'assurer leur manipulation en didactique du  
français. Ce faisant, ils auront d'ailleurs aussi  
l'occasion de mieux situer, en regard d'éven-  
tuelles applications didactiques, les contri-  
butions les plus récentes de nombreux  
chercheurs fréquemment mentionnés (Ben-  
veniste, Culioli, Searle, Ducrot, Grice, Grize,  
etc.), sans compter les nombreux « états de la  
question » concernant plusieurs sous-secteurs  
de la recherche expérimentale sur le dévelop-  
pement du langage.

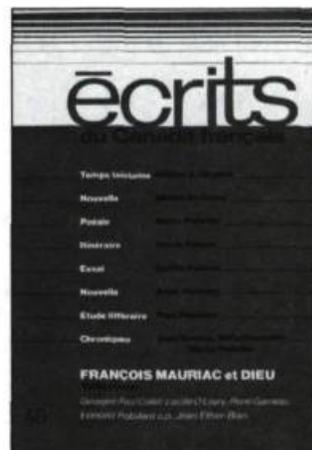
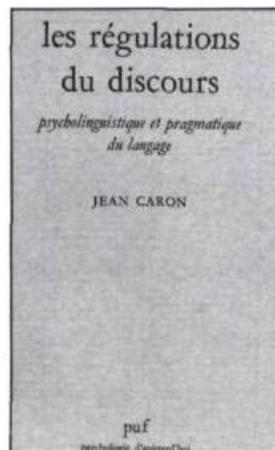
Bien qu'il semble tenir au statut de la  
psycholinguistique et vouloir contribuer au  
développement de ce domaine de recherche,  
Caron n'est cependant pas porté au prosé-  
lytisme ou aux querelles d'école. Son ouvrage  
demeure ainsi particulièrement intéressant  
par ses propos méthodologiques qui sont  
ancrés sur une bonne analyse de l'évolution  
de la recherche en psycholinguistique. On  
apprécie enfin la richesse de la documen-  
tation, quoique certaines omissions paraissent  
difficilement explicables.

[Jean-Claude GAGNON]

## DIVERS

écrits du Canada français n° 48  
Montréal, 1983, 194 p.

Au sommaire du 48<sup>e</sup> volume des *Écrits du  
Canada français* (il faudra bien se décider un  
jour à changer ce titre archaïque), d'abord  
les interventions de Lucille O'Leary, René  
Garneau, Edmond Robillard et Jean Éthier-  
Blais à une table ronde organisée par la



**NOUVEAUTÉS**

section nord-américaine des Amis de Mauriac et par la Société des écrivains canadiens (section de Montréal), le 22 février 1983 à l'Université McGill. Puis quatre textes en prose qui ont en commun le rappel de souvenirs : les souvenirs d'enfance (« Temps lointains ») passés à la Petite-Romaine, véritable paradis perdu de la Basse Côte-Nord, par la journaliste globe-trotter Hélène-J. Gagnon, fille d'un explorateur et arpenteur du Grand Nord canadien ; deux nouvelles, l'une de Michel de Celles (« Comme un ours en pâte »), dans laquelle le narrateur s'oblige à une pause dans sa vie d'homme, après un divorce et au tout début d'une nouvelle aventure, et se remémore par lettre à l'être aimé sa passion pour les objets en pâte à modeler. L'autre nouvelle, « l'Espace d'un jour terne » d'Anne Morency, est narrée elle aussi au « je » et raconte les difficiles moments d'une jeune femme abandonnée par son amant. Le récit de voyage d'Alexis Klimov est une sorte de journal rédigé à la première personne d'un voyage au Mexique en 1982. À lire aussi une sorte de suite poétique de Mario Pelletier (« Poèmes »), une étude de Paul Beaulieu consacrée à Katherine Mansfield, une courte histoire de la presse canadienne de langue française de Cyrille Felteau amorcée dans le n° 46 des *Écrits* et quelques comptes rendus.

[Aurélien BOIVIN]

#### mère, sainte et courtisane

Denise DESJARDINS  
Éditions de la Table Ronde,  
Paris, 1983, 312 p.

Voici un titre qui intrigue et qui semble à tout le moins paradoxal.

Il annonce en fait une longue réflexion alimentée de comparaisons constantes entre les philosophies occidentale et hindoue. Le paradoxe du titre s'estompe au fur et à mesure que la lecture et la réflexion progressent.

L'auteur, qui a vécu vingt ans en Inde, a su, dans un texte structuré, établir intelligemment des constats sur la réalité et le sens de la destinée d'une femme hindoue en comparaison avec ce que vit la femme occidentale. Initiée à l'enseignement du maître Swamiji, elle nous livre une réflexion sur ses valeurs

de la sagesse traditionnelle hindoue : valeurs spirituelles plutôt que matérielles.

Après avoir établi les différences fondamentales entre les philosophies occidentale et orientale, elle nous parle du couplet et de l'amour où chacun doit apprendre à vivre avec l'autre, tout en s'accordant un espace intérieur indépendant et un espace extérieur de liberté. Parlant de la femme dans le couplet, elle en analyse les rapports et affirme que trois métiers d'amour lui sont attribués, soit ceux d'amante, d'épouse et de mère.

L'éloge de la passion, l'éloge du désir et les conseils de Swamiji pour la vie quotidienne montrent que ces trois rôles sont compatibles à l'intérieur de la philosophie orientale. La passion est vue comme un élargissement de notre être qui ouvre l'accès à un double chemin : connaissance de soi-même et évolution vers un amour plus paisible qui va considérer l'autre comme une entité libre.

En plus des conseils de Swamiji pour la vie quotidienne, le gourou (celui qui disperse l'obscurité) continue le travail maternel de formation et va apprendre à l'adulte à aimer en aimant.

Même si vivant dans un contexte social différent de celui de l'Inde, nous ne pouvons comprendre, croire et accepter d'emblée cette sagesse traditionnelle, nous y trouvons une approche différente à la compréhension du sens de la vie, susceptible d'entraîner une réflexion très féconde.

[Hélène G. DUFOUR]

#### lâchés lousses les fêtes populaires au québec, en acadie et en louisiane

Marie CHICOINE et al  
VLB éditeur, Montréal, 1982, 317 p. (29.95 \$)

Pourquoi réfléchir sur la fête ? Il suffit de la présenter dans un flot d'images et de paroles, pour en communiquer toute l'effervescence. C'est ce que les auteurs ont privilégié. Elles ont tenté de juger en curieuses ces fêtes qui surgissent au fil des saisons et ces divertissements qui recréent les liens. De région en région, elles nous ont promenés dans ces festivals organisés autour de tout et de rien, dans ces carnivals à grand déploiement et nous ont conviés dans ces bals campagnards. Même Montréal a crevé son anonymat. Et ce furent rassemblements et manifestations populaires, fêtes nationales et autochtones.

Un brin de mélancolie demeure : ce fameux passé avec ses « folklores » qui jouent sur les cordes sensibles. À tout ce panorama s'ajoute l'exotisme de l'Amérique francophone : les Cajuns et les Acadiens ne pouvaient qu'être de la partie.

Bien fait de n'avoir pas poussé ce désir d'aborder une critique de la fête en nous laissant sur un « portrait impressionniste ».

[Jocelyne MATHIEU]

## ESSAIS

#### appartenance et liberté

Jean-Paul DESBIENS  
Éditions JCL, Lac St-Jean, 1983, 205 p.

C'est un Frère Untel en pleine forme ou plutôt un Jean-Paul Desbiens se racontant amicalement que nous présente cette nouvelle parution.

*Appartenance et Liberté* est né des propos recueillis par Louise Bouchard-Accolas, lors d'une interview filmée par Radio-Québec et qui a fait l'objet d'une émission spéciale consacrée à Jean-Paul Desbiens. Cette nouvelle intervention publique est l'occasion pour l'un des principaux artisans de la Révolution tranquille d'affirmer une fois de plus son appartenance, sa « vérité », son « identité », son « moi québécois ». Tout comme dans *Sous le soleil de la pitié*, il continue « de dire les autres, de les exprimer, [...] de raconter leur histoire, leur misère ». Il rappelle ses origines modestes et rend hommage à « son pays immédiat, le Lac-Saint-Jean ».

De nombreux retours aux années de la publication des *Insolences* ajoutent à la signification de l'œuvre, responsable en partie du plus grand souci qualitatif de la langue ; la Loi 101 n'est-elle pas « l'aboutissement imprévisible des *Insolences* ».

Plusieurs photos agrémentent les propos de l'interviewé et de nombreux extraits d'écrits s'échelonnant entre 1960 et 1983 suscitent la réflexion du lecteur sur la condition de l'homme québécois.

L'ouvrage permettra plus particulièrement aux moins de trente ans et à tous ceux qui ne connaissent pas encore le personnage de se familiariser avec cette fresque d'un quotidien québécois, tracée par Jean-Paul Desbiens depuis déjà vingt-quatre ans.

[Alain FOURNIER]



**NOUVEAUTÉS**

laura laur

Suzanne JACOB

Éditions du Seuil, Paris, 1983, 181 p.



*Laura Laur* est un roman passionnant. Le début, la seule section écrite à la première personne, rappelle un peu la technique des *Fous de bassan*. Quant à la suite, elle se lit comme un véritable roman à suspense et le lecteur se laisse complètement envoûter par ce personnage qui se révèle peu à peu. Une technique assez traditionnelle, donc, mais qui traite du sujet le plus actuel qui soit, à savoir l'énigme de la femme libre et de ses rapports avec autrui.

Qui est donc Laura Laur ? Voilà la question que tous se posent. À travers le jeu de miroirs que sont les témoignages de deux de ses frères (Jean et Serge) et de deux de ses amants (Gilles et Pascal), elle devient de plus en plus fascinante et sympathique. Avec Gilles et Pascal, les hommes qui l'ont connue adulte, le lecteur apprend lui aussi à ne pas poser trop de questions, à la laisser vivre à sa façon et à être reconnaissant quand elle accepte de donner quelques petits indices sur elle-même. Elle prend vite l'allure d'une figure mythique, voire christique, capable de se métamorphoser, d'apparaître ou de disparaître à sa guise. Au dire de Jean, elle serait même « née toute seule, pendant que la mère dormait » (p. 29). Parfaitement indépendante, complètement libérée sexuellement, sans projets d'avenir ni emploi ni adresse fixe, elle ne laisse aucune prise à celui qui voudrait l'aimer ou la posséder d'une façon traditionnelle.

En même temps, elle est une petite femme un peu perdue, plutôt névrosée, qui provoque chez la plupart des hommes le désir de la protéger et de l'aider à surmonter les effets de ce qui semble avoir été un grand traumatisme dans sa vie. Elle est fascinée par la mort et en parle continuellement. « Elle catine sa mort. Sa dernière idée, c'était sa capsule de cyanure accrochée dans le cou. Son scapulaire, comme elle dit » (p. 127). Pour Pascal, « c'est une mère » ou « Bébé » ; pour Gilles, c'est la femme désirée entre toutes ; pour Jean, c'est

la sœur adorée ; pour Serge, c'est la honte familiale. Mais c'est Serge, au moment où il se libère, « comme par enchantement », de ses angoisses et complexes habituels, qui nous donne la perception la plus juste de ses rapports avec autrui : « Toutes les personnes qui voyaient Laura se mettaient à avoir envie d'être vraies, disons, à vouloir exister. [...] Il y a des êtres... Ils n'ont besoin de personne et tout le monde semble avoir besoin d'eux. [...] Ces êtres, on les aime ou on les déteste à mort » (p. 170).

Voilà un peu l'image de Laura Laur qui se décode progressivement à partir des quatre premiers chapitres du roman. On a même l'impression que Laura joue un peu le rôle de sauveur pour certains personnages, qu'elle les aide à s'accepter et à éviter une existence de non-vie dictée uniquement par les conventions sociales.

Laura n'a pourtant rien d'une sainte. Elle est même capable d'énormément de cruauté envers les êtres qui veulent l'opprimer ou qui, comme sa mère, entrent dans la catégorie des morts vivants. Elle semble également s'être fait avorter dans des circonstances pénibles, en partie pour punir son père de son oppression autoritaire. D'ailleurs, cet avortement constitue sans doute l'événement traumatique à l'origine des histoires de sa petite fille tombée morte (ou sur la plage ou lors d'un accident de voiture)... à moins qu'elles ne soient vraies... Bref, Laura Laur est une femme extrêmement complexe. Comme, en dépit des apparences, le roman qui porte son nom.

Étant donné que nous ne voyons Laura Laur qu'à travers des yeux d'homme, on pourrait croire que cette œuvre constitue une réflexion sur les rapports homme-femme, en particulier sur la difficulté pour un homme d'accepter une femme aussi libre, qui ne lui laisse aucune « prise ». Et ce serait peut-être le cas si le roman n'était composé que des trois chapitres

centraux sur Gilles, Pascal et Serge. Mais il y a aussi le premier chapitre (« Jean ») et le dernier (« Es-tu prête ? »), d'une lecture moins entraînante, plus angoissante, et qui nous renvoient plutôt vers l'examen des rapports familiaux et sociaux qui ont entouré l'enfance de Laura Laur.

Dans sa dernière rencontre avec Gilles, Laura lui raconte qu'elle est née dans une région de morts vivants (de gens qui « mastiquent ») où « c'est l'ennui qui a inventé la torture » (p. 91). En effet, si elle passe presque inaperçue à la grande ville, Laura semble avoir été le centre de l'attention dans sa ville natale d'Amos. Là, les gens la détestaient et ne demandaient pas mieux que de la « vendre », elle et son jeune frère, à leur père.

« Amos », « Moïse »... Y a-t-il un lien voulu ? « Moïse », tel est le code de Laura pour désigner son père, l'autorité par excellence qui, exaspéré par l'indépendance et la désinvolture de sa fille, n'en finissait plus de la gifler ou de la punir. Mais aucune punition ne l'atteignait, semble-t-il. Très tôt, elle s'est mise à s'exercer contre cette oppression : « Imaginer, concevoir un monstre à la mesure de l'autre, se concentrer, et par chantage, par menace, jonglerie, roucoulade, diplomatie, avoir raison de lui » (p. 37).

Le monstre conçu « à la mesure de l'autre » était, à mon avis, la mort. Cette mort qu'elle courtise continuellement. On peut se demander, d'ailleurs, si ce n'est pas le fait de vivre avec la présence de sa mort qui lui a permis de jouir d'une telle indépendance dans sa vie.

N'empêche que le mot « Moïse » figurait dans le cahier que Serge avait ouvert, vers la fin, sur la table de chevet de Laura. Et que Gilles (comme nous le signale Serge) aurait pu être son père. La figure paternelle a de toute évidence joué un rôle déterminant dans la vie de Laura Laur. D'ailleurs, son prénom est presque un décalque, une répétition de son nom de famille, « le nom du père. »

En revanche, la mère (« Maman pour tout le monde, y compris son mari ») joue un rôle effacé qui finit par réveiller l'agressivité de sa fille. Elle semble pourtant avoir eu une grande importance pour ses enfants, autant pour Laura qui, à l'âge de dix ans, avait promis de « l'épouser après avoir tué tout le monde » que pour Serge, le « fils à mouman » par excellence. Quant à la phrase finale, elle rappelle brutalement la servitude de la mère et constitue un appel à la révolte.

Annette HAYWARD